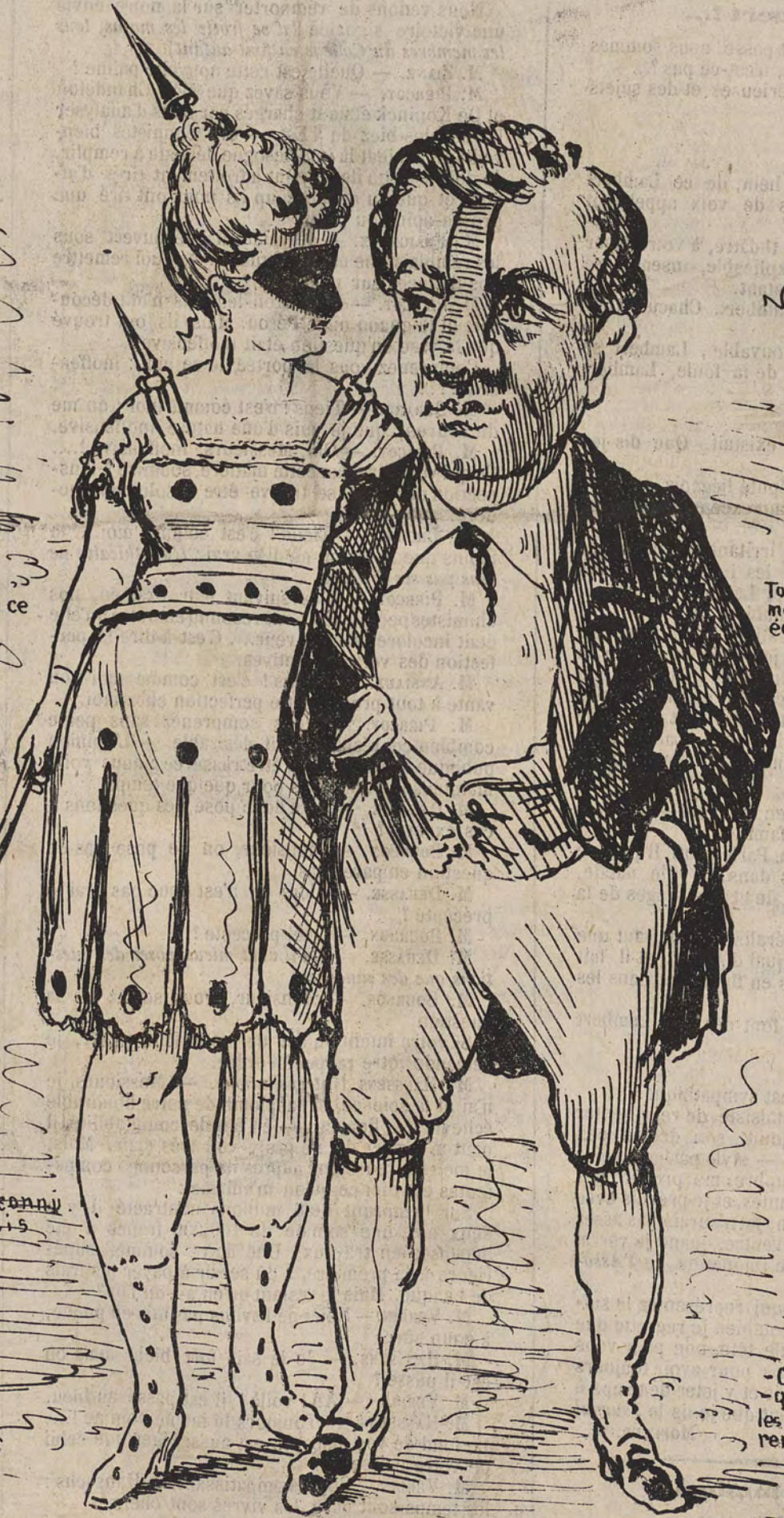


LE RASOIR

N° 117

15 Centimes



-Loomans ?...
-Chut ! je me suis masqué pour savoir ce que les étudiants pensent de moi.
-Mauvais déguisement, ils te reconnaîtront de suite.

-Toi Attout-Frans, tu m'offres à souper merci, j'en aime pas l'alimentation économique.



-Mouton, prends garde, je crois qu'elle l'a reconnu.
-je vais faire un discours et je te garantis qu'elle me prendra pour un autre.

-Cornesse en ministre de la justice, que veux-tu ? si je n'use pas mon costume, les milices le mangeront avant que j'en rentre dans le cabinet.

-Ohé ! Lambert.
-Tu as eu une bonne idée, mon cher Dupont, de venir au bal en costume de député.
-Parbleu ! impossible d'être reconnu, on ne m'a jamais vu ainsi, j'aurais même pu me passer du faux-nez.

LE MAITRE

Rédacteur en chef :

H. NOR.

Bureaux :

Place Ste-Barbe, N° 6.

A LIÈGE.

22 FÉVRIER 1874

Sixième année

LE RASOIR

JOURNAL SATIRIQUE

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

Dessinateur-Propriétaire
VICTOR LEMAÎTRE.

Bureaux :

Place Ste-Barbe, N° 6.
A LIÈGE.

Abonnement :

Belgique, Un an, franco fr. 4,50
Etranger, Port en sus.

Honni soit qui mal y pense.

En vente : à Liège, chez DESIRÉ, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue de l'Écuyer, 3bis; chez E. L'OLIVIER, rue Neuve, 48 et chez E. SARDOU, 12, Galerie St-Hubert, Passage du Prince. — A Anvers, chez DUMONT, Kiosque, Place Verte. — A Huy, chez M^{me} MALIZARD, Station de Huy. — A Tournai, chez E. HUBERT, libraire, quai Poissonnier. — A Verviers, chez BECK-DRESSEN, rue de l'Harmonie. — A Spa, Kiosque, Place Royale. — A Neufchâteau, chez Léandre PETIT, libraire. — A Tilleur, chez RICHOUX, rue Vinàve, 66. — A Paris, chez M Jules BENARD, boulevard Ménilmontant, 120.

Ohé ! Lambert !...

Quoique le mardi-gras soit passé, nous sommes toujours un peu en carnaval, n'est-ce pas ?...
Foin donc des binettes sérieuses et des sujets graves....

Ohé ! Lambert !...

Vous vous en souvenez, hein, de ce Lambert légendaire que des milliers de voix appelaient constamment.

Dans la rue, au café, au théâtre, à votre foyer même ce cri bizarre, inexplicable, insensé, se faisait entendre à chaque instant.

Tout le monde appelait Lambert. Chacun voulait, exigeait Lambert.

Mais Lambert était introuvable, Lambert se dérobaux acclamations de la foule, Lambert passait pour un mythe.

Et cependant Lambert existait. Que dis-je, Lambert existe.

Lambert est député — député liégeois.
Député unique, représentant exceptionnel, législateur invraisemblable !...

Les questions les plus irritantes peuvent se présenter à la Chambre, les intérêts les plus graves peuvent se débattre, Lambert est calme, sérieux, tranquille, inébranlable.

Que l'on discute la question des cimetières, que l'enseignement soit en jeu, que l'on batte en brèche les tendances jésuitiques du ministère, que les débats orageux se succèdent, que les paroles violentes et acerbes partent de droite et de gauche comme des flèches empoisonnées, Lambert est toujours calme, serein, tranquille, inébranlable.

Car Lambert est député en chambre — il représente les Liégeois dans sa famille...

Ce député à horreur du Parlement. Il préfère couler des jours paisibles dans sa ville natale, loin des bruits de la capitale et des orages de la rue de la Loi.

Il sert les intérêts du libéralisme en faisant une petite promenade sur le quai d'Avroy, et il fait avancer le char du Progrès en flânant dans les galeries du Palais....

Pendant que les autres font des lois, Lambert se fait les cors.

Le dirai-je, Lambert m'est sympathique.
La façon originale et fantaisiste de représenter des commentants, me réjouit, son dédain peu déguisé du bétail électoral — style parlementaire — qui l'a envoyé à la Chambre, me procure des gaietés sans cesse renaissantes, et je prévois avec bonheur qu'au mois de juin, je n'aurais pas assez de mains pour me tenir le ventre, quand je verrai Lambert réélu sur la seule injonction de l'Association libérale.

O bons électeurs, vous qui représentez le suffrage restreint et éclairé, combien je regrette que vous n'ayez pas qu'une seule tête, non pour vous la couper, juste ciel ! mais pour avoir toujours avec moi votre photographie et y jeter de temps à autre un coup d'œil pendant que je lis le *Journal de Liège*.

MOFLEUR.

Conseil communal.

Séance du 13 février.

M. PIERCOT. — Messieurs, nous avons hâte d'épancher dans le sein du Conseil la joie qui nous inonde.

Nous venons de remporter sur la noire envie une victoire signalée (*il se frotte les mains, tous les membres du Collège en font autant*).

M. ZIANE. — Quelle est cette nouvelle palme ?

M. PIERCOT. — Vous savez que MM. Chandelon et De Koninck étaient chargés par nous d'analyser la vase des biez de l'Est. — Ces chimistes bienveillants avaient là une besogne délicate à remplir. Je dois dire qu'ils se sont adroitement tirés d'affaire et que du même coup ils nous ont tiré une grosse épine du pied.

M. FRAIGNEUX. — Auraient-ils découvert sous les remblais une mine de guano ? De quoi remettre nos finances sur pied.

M. PIERCOT. — Non, Monsieur, ils n'ont découvert ni le guano ni le Pérou. Mais ils ont trouvé que la vase en question était inoffensive.

Comprenez-vous la portée de ce mot : inoffensive ! ! !

M. GÉRARD. — Tiens ! c'est comme moi : on me dit souvent que je suis d'une nature inoffensive.

M. PIERCOT. — Oui, Messieurs, inoffensive !... Ce qui veut dire que cette matière, soumise à l'inspection des sens, se trouve être absolument inodore.

M. LHOIST. — Tiens ! c'est comme moi... à moins que le dicton ne dise vrai : *L'apothicaire ne sens pas ses drogues*.

M. PIERCOT. — Poursuivant leur examen, nos chimistes perspicaces, ont reconnu en outre qu'elle était incolore, sans saveur... C'est-à-dire la perfection des vertus négatives.

M. ANSIAUX. — Tiens ! c'est comme moi : on vante à tout propos cette perfection chez moi.

M. PIERCOT. — Vous comprenez sans peine combien ce résultat était désirable. — L'opinion publique avait besoin d'être rassurée ; nous voilà maintenant tranquilles pour quelque temps.

M. DEHASSE. — On a donc posé des questions à ces experts ?

M. BOURDON. — Monsieur, on ne pose pas de question en pareil cas.

M. DEHASSE. — Alors ce n'est donc pas vrai le précepte ?

M. BOURDON. — Quel précepte ?

M. DEHASSE. — *Qu'il vaut mieux poser des questions que des sangsues.*

M. BOURDON. — Monsieur, vous sortez de la question.

Si votre intention est de nous faire poser, je demande votre rappel à l'ordre.

M. HANSENS (*interpellation*). — Messieurs, je n'ai ni la science, ni l'aplomb de notre honorable échevin des finances — en fait de comptabilité il peut m'arriver de ne pas y voir très clair. Mais, je me suis renseigné auprès de personnes compétentes et voici ce qu'on m'affirme :

Sur l'emprunt de 5 millions contracté il y a deux ans, une somme de 160,000 francs a été dépensée en travaux. Une autre somme, supérieure à la première, a dû servir à payer les frais de banque. Mais le restant qu'en a-t-on fait ?

M. VERDIN. — Nous ne l'avons pas mis en poche, à coup sûr.

M. HANSENS. — Je le sais fort bien, mais où est-il passé ?

M. VERDIN. — Ah ! voilà ! il est passé au bleu.

M. HANSENS. — Toujours le même homme !... Le fond de vos discours est aussi léger que celui de votre caisse.

M. VERDIN. — Soyez compatissant, M. Hanssens : les temps sont durs, les vivres sont chers.

Faut-il vous rappeler combien les ressources extraordinaires — autrement dit les emprunts à la turque — nous ont été utiles pour l'équilibre de nos budgets. Puis vous n'ignorez pas, ô philan-

trope ! ce que les lambris de l'opulence cachent parfois de hideuse misère. Jetez donc avec nous, je vous prie, un voile discret sur la plaie de nos déficits.

M. HANSENS. — Vous êtes pathétique, M. l'échevin, je dois en convenir.... et quand on me prend par les sentiments, je suis faible comme une jeune fille. (*Il laisse tomber une larme dans son encrier. Tous les conseillers tirent leurs mouchoirs et font entendre un bruit de trompette.*)

Comme toujours, celle de M. Fraigneux a gardé ce timbre métallique particulier, qui exclut l'idée de l'emploi de l'étouffoir.

MALBONNI.

Au bal masqué.

C'était dimanche au bal du Casino Grétry...

Un bon et paisible bourgeois, voulant faire une fredaine était, à l'insu de sa chaste moitié, entré pour voir le *coup d'œil*.

Peu après son entrée, un grand diable de pierrot tournait autour de lui avec l'intention accusée d'entamer la conversation.

Tout-à-coup il se planta devant l'honnête et candide figure de l'épicier fourvoyé et murmura avec des larmes dans la voix :

— Ah ! Monsieur, comme vous me la rappelez !...

— Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire, et...

— Ah ! Monsieur, fit le pierrot d'un ton théâtral, il se cache souvent des douleurs bien déchirantes sous la livrée du plaisir — et un sanglot qui ressemblait fort à un hoquet, vint ponctuer sa phrase.

— Monsieur a peut-être un billet protesté ? dit le bourgeois ému.

— Non, respectable négociant, je n'ai jamais eu de billets protestés, je puis le dire avec orgueil !

— Il est vrai, que poursuivi par une fatalité inexplicable, je n'ai jamais pu déterminer personne à escompter ma signature. Mais qu'est-ce que l'argent, Monsieur, auprès des sentiments les plus délicats, foulés aux pieds, qu'est-ce que ce vil métal, auprès d'un cœur labouré par l'amour ! — Avez-vous aimé, vous, respectable quinquagénaire ?

— Monsieur, je suis marié....

— Il est marié !... Tu es marié et tu appelles sans doute ta femme *poupoule*, ricana amèrement le pierrot, et elle t'appelle *papa* ou *mon gros*. O races abâtardies, ilotes du sentiment ! Que la terre s'entr'ouvre et renferme dans son sein ces cornichons échappés de leurs bocaux !

— Monsieur...

— Silence, vieillard ! N'insultez pas à mon amour ; je vais vous ouvrir mon cœur ; je n'ai jamais aimé qu'une fois en ma vie... C'était il y a deux ans. Novembre nous apportait la foire ; la foire nous apportait la femme à barbe ; la femme à barbe m'apportait l'amour.

Je la vis, nous nous vimes.

Son air pudique et sa barbe tourmentée me firent paf ! dans le cœur.

Explique qui voudra ces amours qui vous frappent avec la spontanéité de la foudre, moi je déclare devant toi, ô vieux noceur, que j'aime mieux faire autre chose.

Je l'aimai, cette enfant. Et qui ne l'eût aimée !...

Toi-même, être dégradé, tu es baisé les pas qu'elle traçait dans la poussière !... Avec quelle grâce elle vous tenait 150 à bras tendus, les lèvres plissées par le plus charmant sourire et les poils de sa barbe s'enchevêtrant les uns dans les autres avec les contorsions les plus gracieuses...

IL FAUT BIEN QUE L'ON S'AMUSE



- M. Piercot se déguise en coltesse pour faire croire à la fin de la grève.

- Après la représentation du Caïd. - Mon cher Didi, vous avez pour cent mille francs de gawe dans le gosier.

- Tiens! le papa Kirsch qui a emprunté la voiture à l'abbé Peurette.

Au bal du gouverneur - ils vont bien ces messieurs, voilà trois plateaux qu'ils dévalisent. Ça doit être des Hutois.



Au bal du théâtre - Je te dis que c'est une femme du monde. - Vraiment, à quoi la reconnais-tu? - Elle n'a pas de bas propres mais elle a des gants neufs.

- Qu'es-tu toi qui m'offre à souper. - Un membre de la commission du bal des jeunes gens. - Vas le promener alors, pour souper comme l'autre jour, merci.

- Comment, tu ne me fais pas danser. - Non, je suis en deuil. - Je te reconnais farceur! - Bah! - Tu es le gouverneur.

- Monsieur, je suis une honnête femme... - Vous disiez ça à Crépinet aussi et... - Monsieur, Crépinet était l'amant d'une de mes amies... - Oh! alors!...



- Monsieur, j'en suis pas ce que vous pensez. - Je l'espère - je suis palprenier...

- Je lui ai dit: souper et puis? moi j'en suis pas sur ma bouche, je prépare l'argent. - Alors? - Alors, il a filé, tu vois que c'était un panné. - Tout de même moi j'aurais toujours soupé.

- Pour toi, vois-tu, je deviens fou d'amour! - Viens prendre une glace, y paraît que ça calme...



- Tu n'as pas? regarde si j'mens!...



- Vous devriez rougir de prendre les habits du sexe auquel vous devez votre belle-mère. - Monsieur!... - Je prouve: vous ressemblez à Thiers mais vous êtes plus laid - vous êtes donc en laid-Thiers. Bien des choses à votre épouse!...

- ...il me serrait la main en roulant des yeux comme un barbeau en délire. - Moi je lui ai dit: C'est pas tout ça, as-tu l'sac?...